

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 29

Artikel: C'était en 1832
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212268>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

C'ÉTAIT EN 1832

TANDIS que le *Comptoir d'échantillons* ouvert au Galeries du commerce, à Lausanne, étonne les visiteurs par son étonnante révélation des ressources actuelles de l'industrie vaudoise, voici une intéressante statistique comparative. Elle date de 84 ans.

D'après un recensement de 1832, les principaux commerçants et industriels vaudois étaient au nombre de 8140.

Voici quelques chiffres de détail concernant les industries et commerces principaux.

Aubergistes, cabaretiers et pintiers, 650; bouchers, 75; boulangers, 172; brasseurs, 10; chapeliers, 42; charpentiers, 458; charrons, 282; chocolatiers, 17; cordonniers, 820; distillateurs, 30; fabricants de musique et mécaniciens, 14; — de cotonnes, 3; — de tabacs, 19; — de vases, fourches et rateaux, 167; — de produits chimiques, 3; fabrication de dentelles, 751; filature de laines et cotons, 10; facteurs d'instruments, 4; ferblantiers, 56; gantiers et culottiers, 4; gypsiers, 41; graveurs, 2; huileries, 21; horlogers, 100; imprimeries, 9; libraires et relieurs, 39; maçons et tailleurs de pierres, 352; maréchaux et taillandiers, 406; menuisiers, 345; moulins, 268; papeteries, 4; potiers d'étain et fondeurs, 23; sabotiers, 43; scieries, 127; selliers, 102; serruriers, 97; tailleurs d'habits, 519; tanneries, 83; teinturiers, 38; tisserands, 700; tourneurs, 53; tuileries, 56; tonneliers, 157.

On comptait 50 négociants en gros, une soixantaine de marchands de vin, une vingtaine de commissionnaires, une trentaine de courtiers et un millier de marchands détailliers.

Les importations s'élevaient à 180.000 quintaux de marchandises, les exportations à 60.000 et le transit à 155.000.

Une étoffe de qualité. — Sur la place de la Riponne, samedi dernier.

Une dame examine de l'étoffe et demande si elle est solide.

Le marchand. — Si elle est solide! Mais, madame, elle vous fera une étoffe qui vous durera éternellement, et après vous pourrez en faire encore un excellent jupon.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

La Julie du Closet.

(Nouvelle vaudoise inédite par ADOLPHE VILLEMARD.)

Jean-David, depuis quelque semaines, paraissait agité et févreux. Il négligeait son train de campagne, ce qu'il n'avait jamais fait jusqu'ici. Sa fille le voyait parfois s'absorber dans ses réflexions, ou plutôt dans ses calculs, car il semblait, en effet, calculer plus que réfléchir, soupirer, tourner et retourner un projet ou un plan. La Julie n'interrogeait pas, elle avait toujours attendu que son père parlât et s'en était invariablement bien trouvée. Jean-David était de ces hommes qui ne peuvent souffrir d'être interrogés, qui entendent faire tout à leur tête.

Julie savait qu'elle saurait tout quand le maître du Closet daignerait s'ouvrir.

Il s'ouvrit, en effet, un beau matin.

— Il faut que je te dise, la Julie, ce que j'ai décidé. Pourquoi ne gagnerais-je pas, à côté de mon train, un peu d'argent comme un autre? S'en tirer devient chaque jour plus difficile à la campagne, tu le sais bien. Tu sais aussi que j'ai eu du guignon avec les récoltes des dernières années et que l'élevage du bétail m'a peu réussi. Diable, je ne me plains pas. Toujours est-il qu'ayant là ce cours d'eau, des facilités, enfin quoi... J'ai décidé d'établir, de mettre en train une scierie... Oui... J'ai les fonds nécessaires pour entreprendre ça tout seul. Je m'y ferai vite, tu verras... C'est un bon moment... Pour le train, la Julie, on prendra un domestique de plus, un garçon sachant traire et soigner le bétail... Cela m'occupera, tu le comprends bien... J'espère, la Julie, que

tu n'auras rien contre. Ton père, comme toujours, a tout pesé et bien considéré...

— Eh bien! je n'en suis pas... père, mais pas du tout...

— Hein?... Que dis-tu là.

— Je dis, père, que c'est faire une bêtise que de monter une scierie au Closet. Si d'autres, et encore, peuvent y réussir, y faire leurs affaires, toi, père, tu y perdras de l'argent, tu y auras du malheur. Je te le dis avec tout respect, papa, renonce à ce projet...

— Ah ça! fit Jean-David, la voix grondante de colère, frappant la table de son poing carré. Te moques-tu de ton père, la Julie? Il faudrait le dire tout net, l'expliquer, et on verrait alors ce qui resterait à faire. Sacrebleu! Pourquoi, si d'autres peuvent y réussir, n'y réussiraient-je pas, moi, Jean-David Basset?... Serait-ce que ton artiller, celui qui te fréquente, oui, serait-ce qu'il songe à monter une telle affaire et que tu veux lui faire place nette?

— Père, je ne sais où tu prends ce que tu dis, répondit Julie, se dominant pour demeurer digne devant son père, rouge comme la crête du coq, les joues gonflées. Pourquoi parles-tu de M. Bornier? Qu'a-t-il à voir ici?

— Tonnerre! Réponds! Pourquoi n'y réussiraient-je pas!

— Parce que tu as des qualités, des aptitudes, c'est vrai, mais pas pour ça. Tu n'es pas l'homme pour ça, papa. Cela ne te réussira pas. Restes-en à ta terre, à ta bonne campagne, où il y aurait bien des améliorations à apporter et dont tu pourrais facilement, avec plus de travail et de soins, tirer beaucoup plus. Mon cher papa, laisse ces choses à d'autres, contente-toi d'être un bon agriculteur et rien de plus. Ça suffit.

— Julie, fit Jean-David, colérique, tu me manques de respect. Si, en d'autres choses, tu as pu voir clair, en cela, tu vois trouble. Je n'ai pas besoin de conseils je n'en demande à personne. Il y aura, de par tous les diables, une scierie au Closet!

Et il y eut scierie au Closet.

La Julie n'était pas de ces femmes qui boudent, se butent rendant la vie impossible à leur entourage si tel ou tel persiste dans une résolution qui leur déplaît. Généralement — que le beau sexe qui me lit ne se fâche point — une femme que vous contredisez devient votre ennemie. Julie chercha, à plusieurs reprises, à dissuader Jean-David, elle lui démontra les risques d'une telle entreprise, tâcha de lui ouvrir les yeux sur les perditions et les dangers de la concurrence, un tel établissement, tirant le diable par la queue, s'étant fondé, non loin du Closet, il y avait peu d'années.

Rien n'y fit. Jean-David, comme on dit « s'enferma ».

Julie, en fille sage, feignit d'avaloir la pilule et, réellement, l'avalait. Elle ne parlait pas à son père de la scierie, ni des ouvriers, ni des affaires. Tout ce chapitre semblait ne pas exister pour elle. Pour le reste, elle demeurait douce, gentille, sans aigreur. Son œil vigilant voyait bien des choses dont Jean-David eût préféré qu'elle ne s'aperçût pas. Elle restait muette, veillant plus que par le passé au train de campagne dont son père se désintéressait un peu trop. Hans, le jeune vacher bernois était un bon garçon placide agé de dix-huit ans et musclé comme un athlète. Il obéissait comme un bon chien à « Moimoiel Chulie ». Jean-David s'agitait, recevait beaucoup de gens, faisait voir son installation à tout venant à l'égal d'une curiosité, faisait des achats de bois en vue de ventes futures à gros bénéfice. Il allait trop au Soleil avec les amis et les clients. Un verre n'est pas une affaire, mais autour du verre le temps s'écoule en bavardages. Autant de perdu pour le travail.

Et l'artiller?

L'artiller paraissait tenir plus que jamais à la jolie fille. A la dérober, le rusé flattait le père, s'intéressait à la scierie, ce qui lui assurait des atouts vis-à-vis de Jean-David. A Julie, Bornier évitait d'en parler. En revanche, il la complimentait délicatement et elle se laissait tout doucement aller à accepter ce joli encens de l'amour. Cependant, Julie se tenait sur un pied de réserve; l'artiller brûlait d'obtenir « l'entrée de la maison » de se voir une bonne fois agréé comme fiancé. Julie hésitait, remettait, elle luttait avec son cœur.

— C'est une fille originale, en effet, se disait parfois l'amoureux.

Le temps passait ainsi.

Une ou deux fois, dans le temps des débuts de

l'entreprise, Jean-David avait dit à sa fille, en se frottant les mains :

— Petite, les affaires vont bien. Tu n'avais pas vu juste, ou tu doutais des talents de ton père. On fait de l'argent.

Julie avait répondu, chaque fois, sans paraître le moins du monde réjouie :

— Sois prudent.

— Eh! oui, on le sera, Mademoiselle Sagesse! avait-il répliqué, non sans vivacité.

Julie, maintenant, voyait fort bien un nuage s'étendre sur le front carré de son père. Une sourde inquiétude l'agitait. Un peu fièvre, et d'ailleurs certaine, si elle interrogeait, d'essuyer des paroles désagréables, elle ne demandait rien. Mais elle se faisait plus aimable, plus douce et plus prévenante, de façon à ce que Jean-David comprit bien que, s'il daignait parler à cœur ouvert, il trouverait en elle une oreille sympathique.

Mais Jean-David ne parlait pas. Sur ces entrefaites, la fatale guerre dont l'humanité gémit encore, éclata, dans le saisissement et la terreur de ces jours inoubliables d'août 1914.

L'artiller partit, ainsi que François Maret.

Ce fut, comme l'on dit, pour Julie, le coup de cloche fatal, à dater duquel les événements se précipitèrent comme un torrent d'amertume.

Comme Julie s'y attendait, dans la crise économique qui suivit la panique, la scierie du Closet périclita. Si Jean-David eût été réellement l'homme avisé qu'il se vantait d'être, il s'en fût tiré, mais il perdit la tête. S'il eût pu attendre le moment de revendre ses bois, il eût réalisé un gentil bénéfice. Mais il était gêné, pressé par des créanciers. Il se vit forcé de vendre et vendit à perte. Le découragement le saisit, il but quelques verres de trop pour se remonter. Cela ne le remonta pas, au contraire. Les affaires ne battaient plus que d'une aile. Il y a toujours, en de tels cas, des concurrents intéressés à votre perte qui, par derrière, vous portent le dernier coup. Jean-David sentait qu'avec de l'énergie, de l'entrain à la lutte, il eût été possible de sauver la situation. Mais, l'énergie et l'entrain, il ne les avait plus, il se sentait lourd. Il reconnaissait que Julie avait vu juste et qu'il eût été plus sage de se conformer à ses avis. Il était trop fier pour en convenir ouvertement, la malchance s'attachait à lui, l'amertume le minait.

(A suivre.)

Le café-prophète.

En cet été incertain comme pas un, il est très agréable d'être à l'avance renseigné, autant que faire se peut, sur les dispositions de l'atmosphère.

Le café que vous savourez après votre dîner est, paraît-il, un baromètre qui en vaut bien d'autres, assurément moins agréables.

Donc, lorsqu'on vous sert votre café et que vous y avez ajouté du sucre, attendez avant de remuer avec la cuiller.

Une petite mousse — que tout le monde connaît — se forme au centre de la surface du liquide, y reste quelques minutes, puis se dirige lentement de tous les côtés à la fois vers les bords : *signe de beau temps*.

Au contraire, la mousse se montre-t-elle à quelque distance du centre, puis se désagrège-t-elle rapidement et s'en va-t-elle vers le bord, d'un seul côté : *temps variable*.

Enfin, la mousse se présente-elle au centre, mais sans cohésion, divisée par petites bulles séparées, qui gagnent vite le bord de la tasse : *signe de pluie*.

Oh! ces enfants! — Un petit garçon demande à sa grand'maman :

— Pourquoi, grand'mère, que tu as des cheveux blancs sur le front.

— C'est parce que je suis vieille, mon chéri.

— Mais pisque tu les as noirs derrière la tête. Alors tu es vieille par devant et jeune par derrière? C.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI-FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.